

ANTON RIDDERSTAD

Les Jeunes Filles de Henry de Montherlant : une œuvre misogyne ?

Introduction

Entre 1936 et 1939, une série de quatre romans a paru en France : *Les Jeunes Filles* de Henry de Montherlant (1895-1972). Le premier tome a fait succès, tandis que le public a accueilli les trois autres d'une manière plus réservée, même si les chiffres de vente ont été considérables ; en 1990, trois millions d'exemplaires avaient été vendus, et l'œuvre avait été traduite en quatorze langues (Sipriot 1990, 354). A l'époque de sa parution, la série a provoqué un débat passionné dans la presse française, et les critiques littéraires, pour la plupart hostiles, l'ont surtout considérée comme marquée de misogynie. Bien que Montherlant se soit défendu éloquemment, l'image d'une œuvre misogyne, où l'auteur laisse libre cours à ses préjugés et à son mépris pour les femmes reste toujours dans des encyclopédies et des manuels d'histoire littéraire. Dans le personnage principal, l'écrivain Pierre Costals¹, les commentateurs ont cru immédiatement reconnaître Montherlant.

Nous n'allons pas, dans le cadre de cet article, analyser les idées qu'avait Henry de Montherlant lui-même sur les femmes ; nous nous contentons de relever une citation de lui de 1934 qui montre clairement une attitude bien éloignée de la misogynie et peut-être plus proche du féminisme : « On donne [aux femmes] sa place dans le métro, mais on ne donne pas son attention à l'âme. » (Sandelion 1950, 251) Son intérêt pour la poésie féminine était évident, et il a qualifié Colette de génie². Il est pourtant possible de trouver également des citations qui pourraient confirmer la misogynie de Montherlant. Or, il faut souligner qu'il s'agit d'un écrivain qui à plusieurs reprises a délibérément provoqué son public, et dont il est impossible d'extraire ni une morale univoque, ni des positions bien définies, tant les contradictions semblent obscurcir la vue. Le désir souvent exprimé par Montherlant de vouloir comprendre tous les mouvements humains afin de rendre ses récits plus crédibles et plus objectifs était pour lui un principe plus important que de prendre parti.

Ce que nous nous demandons ici, c'est si l'œuvre *Les Jeunes Filles* exprime une misogynie. Et sinon, pourquoi est-ce que tant de critiques et de chercheurs y ont vu de la misogynie ?

¹ Dans la première édition, il s'appelait Pierre Costa, mais un M. Pierre Costa en avait pris ombrage.

² Montherlant 1995, 223. Il oppose en effet Colette à André Gide, qu'il considère comme inférieur à elle.

Résumé de l'action

L'action des quatre tomes de la série *Les Jeunes Filles* se déroule pendant environ cinq ans. L'action est en principe chronologique, et décrit cinq ans de la vie de Pierre Costals, célèbre écrivain parisien ayant une réputation de libertin et de chasseur de femmes. Écrivain célèbre, Costals a beaucoup d'admiratrices, dont deux nous sont présentées : Andrée Hacquebaut, femme intelligente qui s'ennuie dans un petit village dans le Loiret et Thérèse Pantevin, jeune fille religieuse au seuil de la folie, campagnarde elle aussi. Toutes les deux écrivent de longues lettres à Costals auxquelles il s'efforce le plus souvent de répondre. Costals va vite découvrir qu'Andrée, qu'il invite à Paris, est amoureuse de lui, et comme il ne peut pas s'attacher à une femme qui ne soit pas jeune et belle, leur relation, d'abord amicale, deviendra intenable. Andrée continue pourtant de l'aimer et de lui écrire des lettres pleines d'affection et d'ennui, auxquelles Costals ne répondra plus. Aux lettres de Thérèse Pantevin, Costals répond d'un ton plus tendre et compréhensif, mais elle sera bientôt envoyée dans un asile.

Vers la fin du tome I, *Les Jeunes Filles*, Costals rencontre une jeune fille (21 ans) bourgeoise, Solange Dandillot, dont il tombe amoureux. Dans les tomes II, *Pitié pour les Femmes*, et, surtout, III, *Le Démon du Bien*, il hésite s'il va l'épouser ou non. Dans le tome IV³, *Les Lépreuses*, il finit par comprendre que le mariage lui est impossible, et il se rend au Maroc voir sa maîtresse préférée, une jeune prostituée arabe, Rhadidja. Costals découvre bientôt qu'elle a la lèpre, et il sera tourmenté par l'idée qu'il a attrapé cette maladie contagieuse. Revenu en France, il subit un examen médical qui prouve qu'il n'en est pas atteint. Il rompt définitivement avec Andrée et Solange, et continue à mener sa vie à la « chasse du bonheur » et à travailler assidûment à sa création littéraire.

Technique de narration

La série des *Jeunes Filles* se compose de quatre tomes et l'ensemble totalise environ 1100 pages. L'auteur utilise plusieurs formes de narration :

- lettres, souvent longues et éloquentes
- dialogues
- les pensées et le journal de Costals où l'on entre plus directement dans ses idées
- parties de l'action racontées par le narrateur inconnu
- essais écrits par le narrateur, qui parfois sort de l'action pour la commenter
- notes de l'auteur
- d'autres matériaux en dehors du récit, comme la liste des annonces matrimoniales au début

³ Montherlant avait d'abord l'intention de n'écrire que trois tomes, dont le dernier s'appellerait « Sur le bord de l'abîme », nom qu'il a annoncé pour le troisième et aussi pour le quatrième.

Toutes ces formes sont représentées dans la série, mais si nous généralisons, nous voyons que les lettres dominent dans le tome I, qui pourrait donner l'impression d'un roman épistolaire. Le narrateur occupe le devant de la scène dans le tome II, tandis que Costals, par ses pensées et par son journal, domine le tome III. On ne peut pas classer de la même façon le tome IV, qui est encore plus compliqué à cause de ses parties différentes entre elles (1ère et 2ème, épilogue et appendice).

Dans *Les Jeunes Filles*, Montherlant se sert de trois perspectives de narration pour nuancer son discours : celle de Costals, celle du narrateur et celle de l'auteur. Costals est le seul qui prend part à l'action. Ses idées et ses pensées sont présentées dans des lettres et dans son journal, parfois même par le narrateur.

La position du narrateur est difficile à définir. Il est presque omniscient et il ne prend pas part à l'histoire, sauf au début du tome III où, assis sur un banc dans le Bois de Boulogne, il fait des réflexions sur la nature et sur les hommes jusqu'à ce qu'il aperçoive son confrère Costals. Il est clair, dans ce passage, que Costals constitue un sujet d'irritation pour le narrateur. « Les armes contre lui, elles sont dans son œuvre. [...] il m'agace, rien à faire contre cela. [...] mes sentiments à son égard? J'attends qu'il meure. » (III:22)⁴ Il contredit parfois Costals, et occupe, comme nous allons le démontrer, la fonction de « neutraliser » les opinions de ce dernier.

La troisième perspective qui est celle de l'auteur se manifeste rarement, et exclusivement par des notes, en bas des pages. Quel est le point de vue de l'auteur vis-à-vis de son texte ? Dans cette série comme dans la plupart de sa production littéraire, Henry de Montherlant se tient à l'écart. Il est plutôt un rhétoricien, qui cherche à présenter différentes idées, souvent contradictoires, d'une manière aussi convaincante que possible.

Pourtant, les critiques et les chercheurs ont souvent réduit ces trois perspectives à une seule : celle de Montherlant. Or, le fait qu'il se sert de trois perspectives qui souvent se contredisent nous paraît plutôt exprimer la distance que prend Montherlant vis-à-vis de ses textes et non le contraire. Ces trois perspectives ont, à notre avis, pour but d'amplifier et de nuancer le discours selon un principe de contradiction. Avec ce point de départ, nous allons dans cet article entreprendre une analyse attentive de quelques thèmes centraux dans *Les Jeunes Filles*.

Avant d'aborder ces aspects, il nous semble utile pour les lecteurs suédois, qui ne connaissent probablement pas Montherlant, de donner quelques renseignements généraux sur la vie et l'œuvre de cet écrivain. Henry Millon de Montherlant, d'une noble famille picardienne, est né à Paris le 20 avril 1895⁵. Fils unique, il était un enfant plutôt choyé et a eu, selon lui-même, une enfance très joyeuse. Il a commencé tôt à écrire de

⁴ Les références à la série des « Jeunes Filles » sont dans ce qui suit données seulement par le numéro du tome et par la page.

petits textes, et à treize ans, il a rédigé une tragédie romaine, « Pro una terra ». Un événement marquant de sa jeunesse a été son renvoi du collège Sainte-Croix de Neuilly. Après la mort de ses parents, les contacts de sa grand-mère dans l'administration de l'Armée lui ont permis de s'engager comme volontaire dans la guerre malgré son classement comme réformé. Dans un état d'âme marqué de la nostalgie de la guerre mêlé au désespoir, il a publié son premier livre, à compte d'auteur, *La Relève du Matin* (1920), qui a été un succès considérable et qui lui a conféré une réputation de jeune talent. Ce livre a été suivi par des ouvrages qui ont déçu un grand nombre de critiques et qui chantent les vertus de la guerre (*Le Songe*), du sport (*Les Olympiques*) et de la tauromachie (*Les Bestiaires*). Après la mort de sa grand-mère, il a passé quelques années de vagabondage dans l'Afrique du Nord et en Espagne. Retourné en France, il s'est installé à Paris, qu'il ne quittait presque jamais par la suite. Les années 1930 ont été marquées par la création des romans, d'abord *Les Célibataires* où s'exprime un intérêt et une compassion psychologique pour les existences misérables que mènent les deux personnages principaux. *Les Jeunes Filles* ont paru ensuite (1936-39) en quatre tomes. Vers la fin des années 30, Montherlant a protesté de plus en plus vivement contre l'attitude du gouvernement français à l'égard des menaces de Hitler, et il a été accusé d'antinationalisme. Pendant la seconde guerre mondiale, il a travaillé pour la Croix rouge, ce qui n'a pas empêché la « Commission d'épuration de la Société des gens de lettres » de l'accuser de collaboration avec les Allemands. Dans les années 40 et 50, il se consacrait surtout à la production dramatique. La première de ces pièces a été *La Reine Morte* (1942) basée sur une vieille tragédie espagnole.

Comme pour la plupart des pièces de Montherlant, l'accueil du grand public a été favorable, et la pièce a été jouée cent fois et ensuite reprise plusieurs fois. On peut diviser les pièces de Montherlant en deux groupes : les pièces qui ont un sujet contemporain, et celles qui ont un sujet historique.

Au groupe contemporain appartiennent *Fils de personne* et sa suite *Demain il fera jour*, *Celles qu'on prend dans ses bras*, sur des désirs inassouvis, *Brocéliande*, une farce noire sur la « manie de la généalogie », et la pièce la plus noire et peut-être la plus forte : *La Ville dont le prince est un enfant* (1951, mais jouée pour la première fois en 1967) sur l'amitié entre deux adolescents dans un collège catholique et l'intervention d'un prêtre amoureux d'un des garçons. Les pièces historiques comptent entre autres *Malatesta*, sur un condottiere italien de la Renaissance, trois pièces sur les relations entre la foi et le pouvoir : *Le Maître de Santiago*, *Port-Royal* et *Le Cardinal d'Espagne*. Son *Don Juan* a été un échec, peut-être parce que cette pièce révèle le côté humoriste chez son auteur. Vers la fin des années 60, Montherlant a recommencé à publier des romans : *Le Chaos et la*

⁵ La date de naissance de Montherlant a été falsifiée deux fois : d'abord par sa mère, qui a cherché à se rajeunir en laissant croire que son fils a été né un an plus tard qu'il ne l'était ; ensuite par Montherlant lui-même, qui a voulu être né sous le signe du Taureau, le 21 avril 1896. (Sipriot, 1990, 5)

Nuit, Un assassin est mon maître et Les Garçons. Sa production littéraire compte aussi un grand nombre d'essais et quelques poèmes. Le 21 septembre 1972, Montherlant, menacé de cécité, s'est suicidé dans son appartement parisien.

La recherche existante

Environ 140 livres, biographies et thèses universitaires ont été publiés sur Montherlant et son œuvre depuis les années 1920. Dans ce vaste matériau, que nous sommes en train d'examiner pour notre projet de recherche « L'image de Henry de Montherlant dans l'histoire littéraire », il y a évidemment un grand nombre de textes portant sur *Les Jeunes Filles*, l'ouvrage qui a contribué le plus à l'image publique de Montherlant vis-à-vis des femmes. Très tôt, les critiques ont commencé à identifier Montherlant avec Costals, et par conséquent, à attribuer la misogynie de Costals à Montherlant. Celui-ci avait beau se défendre ; bien qu'il ait inséré, comme préface au deuxième tome de la série, un « avertissement » aux lecteurs, où il explique « qu'il a peint en Costa un personnage que [...] il a voulu inquiétant, voire par moments odieux. Et que les propos et les actes de ce personnage ne sauraient être, sans injustice, prêtés à celui qui l'a conçu », Roger Secrétain a pu affirmer en 1937 que « Bien sûr, Costals, c'est Montherlant »⁶. Et lorsqu'une autorité dans la vie culturelle, Simone de Beauvoir, a lancé une attaque sulfureuse contre Montherlant dans le premier volume du *Deuxième Sexe* (1949), elle n'a fait que renforcer l'image déjà établie. Malgré les tentatives de Jeanne Sandelion (1950) et Nicole Debré-Panetier (1960) de nuancer l'image, les chercheurs jusqu'aux années 1990 ont continué à répéter l'identification de Montherlant à Costals, à ignorer la présence parfaitement explicite du narrateur et à affirmer la misogynie de Montherlant, comme J.-L. Garet en 1990 : « La misogynie des *Jeunes Filles* n'est pas niabile » (p.294). Dans le numéro de la revue *Roman 20-50* entièrement consacré aux *Jeunes Filles* (21/1996), Louis Baladier entreprend une analyse intéressante de la narration afin de cerner la modernité de l'œuvre. On s'étonne un peu de voir que les théories modernes de la littérature et les méthodes qui focalisent sur les textes n'aident pas tellement les chercheurs à se libérer de leurs prédécesseurs⁷. La tradition est apparemment forte dans la recherche sur Montherlant.

Opinions sur la femme dans le texte

On trouve beaucoup d'opinions sur les femmes dans la série *Les Jeunes Filles*, ce qu'on peut deviner déjà par le titre. Les opinions sont exprimées surtout par le personnage principal, Pierre Costals, et par le narrateur inconnu. On pourrait considérer ces deux-là comme les porte-parole de deux

⁶ Secrétain dans la revue *Europa* 15/9 -37. Il y a un grand nombre d'exemples de cette identification entre Montherlant et Costals.

⁷ Voir par exemple Krémer, 1987 : *Le Désir dans l'œuvre de Montherlant* Paris.

perspectives différentes. Nous allons examiner les passages les plus importants dans les romans où il est question des femmes en général pour relever de quelle façon, et par qui, ces opinions sont exprimées.

Dans la profusion des opinions sur les femmes exprimées par Costals, la première est celle-ci : « une bonne action, faite à une femme, est toujours une imprudence. » (I:37) Le haut degré de généralisation et d'exagération est typique de Costals. Il n'a jamais trouvé de l'intelligence et de la beauté chez la même femme (I:83). « La colère des femmes s'échappe en bêtise » (II:190) et il hait tout « ce qui est une occasion de bêtise pour l'homme, et c'est pourquoi [il] n'aime pas la femme » (III:126). Voilà quelques exemples de répliques – misogynes – de Costals. Ses opinions présentées sous forme de pensées sont plus précises, et nous fournissent d'autres aspects de son attitude.

Costals est pourtant capable de faire des distinctions. Il semble nourrir une haine particulière contre les femmes parisiennes, qui sont « grotesquement arrangées » (II:16). Solange Dandillot est mieux que « ces vaches féminines [...] qu'étaient les brillantes compagnes de tant d'hommes en vue de la société parisienne. » (II:74) A ce sujet, nous trouvons encore un passage très important à notre avis : « tout l'effort de la société [...] des hommes tend à [...] rendre intéressantes les femmes qui ne valent pas grand-chose. [...] pourquoi acceptent-elles que ce soit toujours ce qu'il y a de pire dans leur sexe qui occupe le devant de la scène ? » (II:75) Ici, il fait des reproches aux femmes mais accuse également les hommes.

Parfois, Costals peut exprimer des opinions plus conciliantes sur les femmes, mais son attitude générale, telle qu'il la déclare, semble marquée par le désappointement et par la répugnance pour les femmes et surtout pour celles qui ne sont pas, dans son acception, naturelles. Les dernières pages du dernier tome (IV:303-318) constituent un véritable catalogue d'accusations contre les femmes, en forme de notes de Costals. Cet appendice a souvent été considéré comme un résumé de la série, où l'auteur laisse libre cours à sa haine contre les femmes. Pourtant, il s'agit clairement de la perspective de Costals ; ce sont des « notes » qu'il fait lire à une nouvelle maîtresse anonyme. Les deux autres perspectives de narration y sont absentes. On pourrait donc seulement en déduire que Montherlant laisse Costals librement critiquer les femmes et les accuser de certains maux dans la société.

Les opinions du narrateur sur la femme sont, comme nous allons le voir, différentes de celles de Costals. Dans le commentaire (I:24-29) qui suit quelques pages d'annonces matrimoniales d'un journal fictif, sa voix est pleine de compassion pour ces femmes et ces hommes solitaires. Il y a, chez le narrateur, une certaine compréhension des conditions des femmes de l'époque : « Le garçon sait que son avenir sera ce qu'il voudra ; la jeune fille sait que son avenir sera ce qu'un homme voudra » ou « Une femme ne peut jamais se réaliser complètement : elle dépend trop de l'homme. » (I:158, 161)

Le narrateur et Costals n'ont, tous les deux, que d'estime pour les enfants. Le narrateur déclare qu'« une femme sans enfantillage est un monstre affreux » (II:24), mais se dépêche d'ajouter, à la page suivante, qu'un homme n'a pas de notion sur la façon de se gouverner avant l'âge de 35 ans. En général, le narrateur, qui nous assure qu'il n'a pas la même disposition que Costals (III:21), paraît avoir la fonction de neutraliser les opinions de Costals. D'un ton critique et presque raillant, il remet Costals à sa place, par exemple lorsqu'il commente la conversation misogyne entre Costals et Maître Dubouchet, un notaire : « Ils se gargarisèrent encore un brin de temps, mais nous en avons assez. Quoi qu'il en soit, qu'il y ait ou non un mystère de la femme, il y a un mystère de l'homme. Le mystère de l'homme, c'est que la femme puisse l'aimer. » (III:92-93)

Les exemples sont clairs ; le narrateur n'a pas de mépris apparent pour les femmes, au contraire, il a pour elles de la compréhension, et il manifeste une certaine désapprobation dans ce qu'il dit sur les hommes et leur manière de traiter les femmes.

Opinions sur l'homme dans le texte

Le cycle des *Jeunes Filles* a souvent été taxé de misogynie. Or, il ne s'agit pas uniquement des femmes ; les romans analysent aussi les hommes, et les relations entre l'homme et la femme. Est-ce que Henry de Montherlant y a été « aussi dur pour les hommes » que pour les femmes, comme il le déclare dans la préface au deuxième tome ? (II:8)

Il est évident que Costals montre plus d'estime pour les hommes que pour les femmes. « Les hommes sont plus incohérents que les femmes, parce qu'ils sont plus intelligents » (II:128) – voilà une déclaration costalienne typique. Il appartient à « la race vagabonde des hommes » (II:141); mais il y a deux catégories d'hommes : « ceux qui dirigent et ceux qui sont dirigés. [...] Que les autres hommes se marient. Qu'ils aient des enfants pour compenser tout ce qu'ils n'ajoutent pas à [...] l'humanité. » (IV:34) Costals dit ceci à Mme Dandillot (la mère de Solange) sur le sujet du mariage des écrivains, et son mépris pour les hommes médiocres y est visible.

Un effet intéressant ressort si l'on rapproche son mépris apparent pour les hommes qui cherchent la vie familiale des opinions d'Andrée Hacquebaut : « Je suis de la race des amoureuses, non de la race des mères » (IV:43) – admettant donc son ambivalence, « mais il m'est arrivé de regretter de n'être pas mère » (IV:44). Ces mères lui semblent étranges, « femmes qui ne me valent pas, la plupart stupides, et de qui ces enfants sont la possession » (IV:45). Andrée et Costals mettent tous les deux en question la valeur d'avoir des enfants, de mener la vie bourgeoise, et justement, Andrée est digne de l'estime de Costals jusqu'à ce qu'elle révèle son amour pour lui.

Si le narrateur était plus conciliant vis-à-vis des femmes que Costals, c'est l'inverse vis-à-vis des hommes. Cela se voit déjà dans le commentaire

du narrateur qui suit les annonces matrimoniales juste au début, où il décrit comment différents hommes pourraient réagir à ces annonces, comme par exemple la réaction d'un « homme flétrissable » : « une des horreurs de la guerre [...] c'est que les femmes y soient épargnées » (I:25). La position du narrateur est claire : cet homme est flétrissable, répugnant. Il exprime parfois une certaine sympathie à l'égard des hommes : « C'est par inconscience que la majorité des hommes se marient, comme c'est par inconscience qu'ils font la guerre. » (I:164) Il y a également, chez le narrateur, une prise de position contre les coutumes « atroces » des musulmans envers les femmes (I:167-8). Au fur et à mesure que Costals exprime plus ouvertement ses sentiments négatifs pour les femmes dans la série, le narrateur critique les hommes. Nous avons déjà mentionné l'intervention du narrateur dans la conversation misogyne entre Costals et le notaire. Dans *Les Lépreuses* le narrateur dit même : « Il y a moins de bêtise dans la braguette de l'homme, que dans son cerveau et dans son cœur. » (IV:125) Pour les hommes, le bonheur n'existe pas, mais une journée de bonheur est « une journée où ils ont donné beaucoup de coups de téléphone » (I:156).

Nous pouvons donc constater que le narrateur semble avoir un rôle de « neutralisateur » de Costals, et que ses opinions sur les hommes et leur manière de traiter les femmes ne sont pas positives.

La problématique des relations

Les Jeunes Filles n'est pas uniquement une œuvre sur les femmes, ni sur les hommes. Des parties considérables dans la série sont consacrées aux problèmes des relations, en premier lieu entre l'homme et la femme, mais aussi d'autres relations, surtout l'amour paternel et maternel. Nous ne mentionnons ici que les relations entre l'homme et la femme et notamment le mariage.

Après seulement quelques pages, deux listes d'annonces matrimoniales figurent dans *Les Jeunes Filles*, une pour chaque sexe. Dans ces annonces, où des êtres solitaires se décrivent de la façon la plus favorable, s'exprime une recherche paniquée d'un partenaire. Mais le narrateur s'efforce aussi plus tard de montrer les risques du couple. « Ce couple hybride, d'où naissent la plupart des maux de l'humanité, sans que ni lui ni elle soient coupables, mais seulement la nature. » Et il explique : « Quoi, dira-t-on, quelle exagération ! Mais qu'on ouvre un journal : drames d'adultère, divorce [...] ». (I:166)

Quant aux relations, et surtout au mariage, les opinions du narrateur et celles de Costals ne diffèrent pas beaucoup. Ils représentent tous les deux une prise de position contre les relations légales et de longue durée, mais ils expliquent cette attitude différemment. L'auteur a placé ses porte-parole aux différents plans. Le narrateur qui est en dehors de l'action, et peut la commenter, plaint les couples malheureux, tandis que Costals accuse les femmes de chercher à forcer les hommes à se marier.

Le troisième tome de la série, *Le Démon du Bien*, est presque entièrement consacré à la question du mariage. Nous y voyons Costals cercler autour de l'idée d'un mariage avec Solange, tantôt fermement hostile, tantôt prêt à essayer avec une sorte de défaitisme, parfois angoissé. Et sa décision ne sera prise que dans le livre suivant, *Les Lépreuses*. Le narrateur n'intervient pas beaucoup, et si on le voit comme un « neutralisateur » de Costals, son silence pourrait signifier son consentement. Pourtant, il a déjà dans *Les Jeunes Filles* un peu remis Costals à sa place sur ce sujet. « Pendant cinq minutes [...] il débâtera contre le mariage des écrivains, sans mesure, et [...] sans bon goût. » (I:92)

Costals considère l'homme et la femme comme deux « races » différentes qui ne sont pas faites l'une pour l'autre, et il en naît naturellement des problèmes de communication. Le manque de communication peut mener au désespoir. Quand Costals rompt définitivement avec Solange, elle s'écrie : « Où retrouverai-je quelqu'un qui me comprenne ? » (IV:97) Il y a, à plusieurs reprises dans les livres, une pitié pour les êtres solitaires, dans ou en-dehors des relations, dont la vie est marquée soit par le manque soit par les problèmes de communication. Andrée Hacquebaut, la jeune fille intelligente et éloquente, aveuglée par son amour pour Costals, tombe dans la confusion des malentendus (elle disparaîtra de sa vie à cause d'un malentendu). L'exemple le plus clair de cette confusion est peut-être quand elle accuse Costals d'être un « M.de Charlus ». Costals écrit dans une lettre à un ami « Elle n'a rien compris à moi [...] » (II:201). Qu'est-ce qui cause ce manque de communication ? Avant tout, la langue. Costals exprime cette méfiance des mots à deux endroits de la série : « il m'arrive de vous parler comme si je parlais à un monde inconnu. Combien de ces paroles ont atteint leur but ? Que de balles perdues ! » (II:136, à Solange) ou « Il croyait dur comme fer que presque toute conversation est vaine. Et surtout une conversation sublime » (IV:120, sur Rhadidja). Ce que tous les personnages ont en commun, c'est de chercher leur propre bonheur dans des relations avec d'autres ; Costals dans toutes ses maîtresses, Andrée Hacquebaut et Solange Dandillot dans Costals, et Mme Dandillot dans son époux.

Ce thème d'incommunicabilité est donc surtout exprimé par Costals. Le narrateur se plaint de « cette fatigante habitude qu'il avait de tirer un trait entre les sexes ». (II:100)

Le personnage de Costals

Il y a chez le personnage de Costals certains traits importants, notamment une peur, sur laquelle l'auteur n'insiste pas trop mais qui nous saute aux yeux à plusieurs reprises, et qui pourrait être considérée comme une explication de son comportement envers les femmes, et par conséquent comme un approfondissement de ce personnage.

Comment cette peur se révèle-t-elle donc ? Au niveau de la technique de narration, elle est exprimée exclusivement par les pensées de Costals,

dans son journal ou par l'intermédiaire du narrateur ; il n'en dit rien à personne. Cette peur est suscitée par le vacillement de Costals devant le mariage éventuel avec Solange Dandillot. Plus le mariage s'approche, plus il est effrayé. Une nuit, étendu à côté de Solange, il évoque les visages de toutes les femmes qu'il a séduites, et ces visages forment un « monstre affreux » dans son imagination (II:140). Ce monstre revient dans un terrible cauchemar où un être difforme pèse sur lui (III:140). Costals interprète lui-même son rêve : « Le poids qui l'avait étouffé, c'était Solange et ce que serait la vie à son côté. [...] Et la peur, qui errait toujours en lui, depuis qu'il était hanté par ce mariage, l'envahit complètement » (III:141). A cause de ce cauchemar, Costals est pris d'une panique déraisonnable et décide de partir pour Gènes, de fuir Solange. De quoi a-t-il peur ? De la femme, ou plutôt de la femme mûre qui pourrait le menacer de quelque façon. Il dit, sur Solange : « Son dur visage de femme. Il avait peur d'elle. Peur de ce qu'elle commençait à devenir. Peur de ce qu'elle pourrait contre lui, s'il faisait la folie de s'enfermer dans la cage. » (III:225)

Nous avons constaté que Costals a peur des femmes. Mais devant les très jeunes filles, il réagit de façon différente. Il a sans aucun doute un penchant pour celles qui ne sont pas encore femmes, qui ne constituent pas une menace. Il déclare à Solange que la limite d'âge pour une femme est en haut 26-27 ans ; « en bas, mieux vaut n'en pas parler ». (III:24) Ceci pourrait n'être que le discours vulgaire d'un homme qui cherche avant tout la fraîcheur et la jeunesse. Mais chez Costals, le sentiment est plus profondément ancré. « Ce qu'on aime est toujours un enfant. » (II:35) Quand Solange dans une lettre à Costals évoque son enfance, c'est (selon le narrateur) pour plaire au « côté satyre de Costals » : (IV:18)

Et même, au cours de la discussion avec Andrée Hacquebaut, Costals admet que « dans la femme, c'est l'enfant que je cherche. Je ne puis avoir ni désir ni tendresse pour une femme qui ne me rappelle pas l'enfant. » (II:126) Cette peur des femmes, d'où vient-elle ? Costals lui-même nous fournit deux passages clés sur ce sujet, l'un en parlant avec Andrée, l'autre dans une lettre qui s'adresse à elle. « J'ai été plaqué deux fois. Et vachement » (I:115) n'a pas besoin d'explication, mais quand Costals écrit « J'ai été vous » (I:179), cela complique encore plus le personnage de Costals. Il n'a apparemment pas toujours été ce libertin, ce Don Juan insensible et fort, non, il a jadis été le contraire : Andrée Hacquebaut, la personne qui, aveuglée par son amour, remplit son existence de l'objet aimé et qui est prête à tout, même à s'humilier, pour se montrer digne. L'auteur indique ainsi que Costals a eu des liaisons où il a été mal traité et dont il a peut-être souffert autant qu'Andrée. Costals s'efforce de cacher ces faits du monde : quand il écrit à Solange « je me sens moins prêt encore à être dédaigné d'une femme, ce qui de ma vie ne m'est arrivé » (I:211), ces mots provoquent une note immédiate et laconique de l'auteur en bas de la page : « Il ment. »

Cette analyse de la personnalité de Costals nous permet de conclure qu'il n'est pas « constamment présenté sous le jour le plus favorable » comme le propose Pierre de Boisdeffre (1951, 250). Au contraire, il est constamment présenté comme peureux, insolent, évasif et égotiste. Son comportement vis-à-vis des femmes est souvent odieux, mais il essaie aussi de leur faire comprendre qu'elles ne doivent pas attendre qu'un homme puisse leur donner tout le bonheur, et qu'elles doivent trouver d'autres moyens de se réaliser.

Conclusion

Le thème principal des *Jeunes Filles* n'est paradoxalement pas les jeunes filles, c'est la problématique des relations et de la communication entre les hommes et les femmes. Les femmes qui sont représentées dans les romans sont décrites comme des victimes d'une société qui forment les filles à croire que la seule possibilité de trouver le bonheur est dans la vie familiale. Ainsi, *Les Jeunes Filles* est une œuvre en avance sur son temps. Aujourd'hui, réclamer une vue plus libérale sur les divorces et la sexualité, une éducation identique pour les garçons et les filles, de vouloir que les femmes dépendent moins des hommes et du mariage n'a rien de controversé. Dans les années 1930 pourtant, la situation était différente, et on ne prêtait que très peu d'attention à ces questions que les romans suscitent.

L'exemple des *Jeunes Filles* est aussi particulièrement intéressant du point de vue scientifique. La modernité littéraire de la série quant à la technique de narration a été très peu examinée. A notre avis, ce qui est encore plus fascinant, c'est d'observer comment la misogynie est devenue si inséparable de cette œuvre, et par conséquent, du nom de Henry de Montherlant. Cet exemple nous apprend à nous méfier des « vérités » établies dans l'histoire littéraire et nous ouvre la possibilité d'étudier les mécanismes derrière cette intertextualité de la critique littéraire.

Bibliographie

- Montherlant, H. de, (1936-9) 1954, *Les Jeunes Filles* : I. *Les Jeunes Filles*, 19^e éd. – II. *Pitié pour les femmes*, 2^e éd. – III. *Le Démon du Bien*, 13^e éd. – IV. *Les Lépreuses*, 4^e éd. Paris : Gallimard.
- 1942, *Sur les femmes*, Paris : Sagittaire.
- (1947-56) 1995, *Carnets 1930-44*. Paris : La Table Ronde.
- Alluin et al. 1996, *Roman 20-50*. Revue d'étude du roman du XX^e siècle. Université de Lille III.
- Boisdeffre, P. de, 1951, *Métamorphose de la littérature*. [1]. Nouv. éd. Paris : Alsatia.
- Debric & Panel, N. 1960, *Montherlant – l'art et l'amour*, Lyon : Ed. Emmanuel Vitte.
- Garet, J.-L. 1990, *Montherlant dans la cité*, Thèse, Université de Paris X.
- Krémer, J.-P. 1987, *Le Désir dans l'œuvre de Montherlant*. Paris.
- Ridderstad, A. 1995, *Les Jeunes Filles. Etude sur la vue de la femme et la problématique des relations*. Mémoire au niveau des 60 points, Université de Stockholm, Dépt. de français et d'italien.
- Ridderstad, A. 1997-98, *L'Image de Henry de Montherlant dans l'histoire littéraire*. Mémoires aux niveaux des 80 et des 100 points dans le cadre des études doctorales. Université de Stockholm, Dépt. de français et d'italien.
- Sandelion, J. 1950, *Montherlant et les femmes*, Paris : Plon.
- Sipriot, P. 1990, *Montherlant sans masque*, Paris : Laffont.

CHRISTINA KULLBERG

Parole de résistance : l'écriture de Patrick Chamoiseau

Né en 1953 à Fort-de-France, Martinique, l'origine même de l'écrivain Patrick Chamoiseau nous situe au cœur de son œuvre: bien que son « pays natal » fasse partie de la France, il écrit une littérature non pas française mais francophone. Nous avons affaire à une œuvre d'expression française qui revendique un héritage culturel étranger à la France – la culture créole – mais qui choisit d'exprimer cette culture à travers la langue française au lieu d'employer le créole. L'écriture de Chamoiseau se fonde sur ce schisme langagier et culturel à la fois aliénant et enrichissant. Seule son origine martiniquaise signale les problématiques fondamentales à la poétique chamoiseauienne : comment exprimer, à travers la langue du colon, l'identité d'un peuple assujéti par la colonisation ? Les problèmes posés se résument en partie dans le titre de l'un des derniers livres de Chamoiseau : comment peut-on *Écrire en pays dominé*¹ ? L'objet de cet article est d'introduire l'écriture romanesque de Chamoiseau à partir des problèmes de l'identité et du langage.

Chamoiseau se place au sein d'une tradition de littérature postcoloniale dont le thème primordial est l'appartenance culturelle. Toutefois, l'œuvre de notre écrivain créole se distingue par le rôle explicitement attribué à l'auteur. Aux yeux de Chamoiseau, l'écrivain créole serait un témoin de sa culture. Il n'est même plus écrivain, mais « marqueur de paroles ». « Marquer » en créole se traduit par « écrire » en français, c'est-à-dire qu'il écrit les paroles de son peuple. Tel qu'un ethnologue, il ramasse les mœurs et les histoires créoles. Les personnages racontent leurs histoires au marqueur qui en fait un texte littéraire. Le marqueur se situe au milieu du peuple et lui prête sa voix. Les romans cherchent à écrire la culture créole de la perspective du peuple. Chamoiseau tente de parler *avec* les Créoles.

I. Imaginaire mosaïque

Le but de Chamoiseau est d'élaborer une littérature créole qui fait surgir l'identité refoulée à la suite de la colonisation. Il s'agit donc de révéler les traits particuliers de la culture créole, qui se définit comme « l'agrégat interactionnel ou transactionnel, des éléments culturels caraïbes, européens, africains, asiatiques, et levantins, que le joug de l'Histoire a réunis sur le même sol »². La spécificité créole, c'est le mélange. Les romans chamoiseauiens portent la marque des rencontres culturelles et langagières propre au créole. Ses textes représentent un imaginaire mosaïque, sorti des lieux typi-